

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Départements :

4 fr. par semestre

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5,

Ah ! mes pauvres gones, on a ben de raison de dire que faut jamais tant faire de projets par avance : vous savez ben c'te noce pour tirer les rois que j'avais reganisée dimanche et que j'en faisais tant de z'arias et de préparatifs, y avait surtout une brioche, cristi ! cte brioche ! on pouvait quasiment pas la porter, et gn'a deux croche-teurs que s'en sont fait de forçures. Ah ! la belle brioche ! Et ben, avè tout ça, je m'en suis vu, allez ! Je m'étais cogné dans la cabosse que tant plus on était bargeois tant plus on se fesait de bon sanque, et alorsse pour bien nous amuser j'avais imaginé d'éviter les particuyers les plus rupins que j'avais poyu décapiller, comme qui dirait des gones de Bellecour, mais là dans les gros.

Gn'avait d'abord deux fabricants du pays de la choucroute, deux frères que sont pas cousins à ce qu'y paraît ; pis ensuite un noble un peu décati mais qu'a une guimbarde et de chateaux en Espagne... après ç' un roi sauvage que sa peau l'y



reluit comme une paire de bottes cirées à neuf ; pis encore m'ame Chemise.. non.. Semi... miel, enfin une vieille marquise qu'esse sèche comme de z'éclapes et qu'a de gniaques si longues que de touches d'orgues ; finalement une tripotée de gros negociants de tous les corps de méquiers. Fallait voir c'te sociliété ; nom d'un rat ! que je me pensais, que nous vons donc nous faire rire, de particuyers si cossus que ça, ça doit-y s'amuser. Ah ! vouit, je t'en flanque de z'amusents, y risque pas tous ces mamis-là, au lieu de s'aligner pour se faire de bosses, y tachaient moyen rien que de se flouter, de se tirer des plans, de se grafiner et tout le reste ; si bien qu'à la fin y se sont empognés à tire-cheveux, si tellement qu'y m'ont cassé la moitié de ma vesselle, et que, si gn'y avait pas aeu Gnafron pour me donner un coup de main, et que leur z'y a fait jicler de bouteilles de vin mousseux par la frimousse, y n'auriont escamoté la fève et j'aurais agraffé quèques bonnes calottes par dessus le marché.

Et tout de même moi que les avais bien trié de façon qu'y soyent tout de z'amis et connaissances, j'avais joliment bien empogné le roquet de jointe ! Atetemps qu'on m'y rattrappe de faire de z'évitations comme ça une aute fois. C'est de bêtises tout ça : gn'a que les pauvres pillereaux de canezards pour se faire rire et s'amuser, mais là, à la

bonne flanquette. La prochaine fois que je paie à diner, je veux éviter rien que de cognes, de rentiers de la Charité ou de mamis que prennent le pain de la paroisse ; y me diront merci au moins, au lieu que ces gros bargeois, que sont habitués aux bons fricots, y font pas plus de compte de la cuisine que d'une rave cuite.

Enfin, z'enfants, si vous voulez savoir comment que ça c'est passé, j'y ai tout fait coucher en écriture par un escographe, que griffarde mais vite, que je japille pas, et qu'a assisté à la noce avè un pistographe qu'a groupé la margoulette de tous ces gones. Tournez le feuillet vous aller reluquer ces masques.

A l'heure dite tous les convives, avec cette exactitude qui est la politesse des rois, se trouvaient réunis dans la salle du festin.

Chacun se plaça, Fritz Meyer, le maître tailleur aux fines aiguilles auprès de son frère Frantz Meyer, le marchand de pipes d'écume; — à gauche de celui-ci se tenait le vitrier Peppe Vesuvio dont les vêtements racommodés de pièces et de morceaux de toutes couleurs trahissaient une gêne difficile à dissimuler.

Puis venait M. le Curé, ensuite Guignol resplendissant dans son panaiere neuf et le sarsifis lustré comme la chevelure d'un gandin; — toujours en suivant, l'Hercule du Nord, le montreur d'ours, aux muscles saillants, aux épaules velues et au nez épaté; — après, le marchand de tapis, Ibrahim, nez en bec d'aigle et œil abruti, étalant majestueusement son abdomen volumineux; à côté de lui le jeune Léonidas Philoutinos aux doigts crochus; après, le long et osseux Jonathan, l'illustré Don José orgueilleusement drapé dans son manteau troué, — le sauvage Théodoros vêtu d'un caleçon de bain multicolore et d'une plume de porc-épic passée dans les narines; — enfin la maigre, la sèche, la vénérable mistress Aurora Smithson souriant avec des dents de plusieurs centimètres de longueur et accompagnée de ses deux fils.

A peine venait-on de s'asseoir qu'on entendit un cri aigu. C'était mistress Smithson qui se leva brusquement de son siège comme poussée par un ressort.



— Qu'avez-vous belle dame, s'écria Théodoros en se penchant vers sa voisine d'un air empressé.

— Aoh yes! une chose piquante entrée dans le postérieur à moà.

Théodoros. — Juste, une épingle fourrée dans votre chaise. Quel est le malotru?..

Mistress Smithson. — Aoh! ce être sans doute cette petite polissonne de Dick.

Vo ne pavez pas croire combien cette scélérate gamine d'enfant cause de tourments à moà. Pas moyen avec lui de posséder une minoute de repos tranquille; aujourd'hui c'ètre une épingle dans la chaise à moà, hier toute une paquette d'allumettes chimiques qu'il a fait partir dans le magazine, demain il vodra mettre dans la bouche à louti toutes sortes de gormandises friandes: les pruneaux, la mélasse, les raisins confits, le sucre de moà, etc; oh! je suis certainement bien malheureuse d'avoir pour enfant une aussi polissonne et turbulente de garnement. Ah! s'il povait ressembler à mon fils John.

Fritz Meyer. — Ce bedide mutarde n'est donc pon à rien di tut.

Mistress Smithson. — Rien du tout my dear Meyer: c'est une gamine de fénián.

Fritz Meyer. — Alors birquoi le gardez-vous s'il vous sert à rien di tut.

Dick. — Comment je ne sers de rien, mais elle ne dit pas la vérité, cette vieille cancorne.

Mistress Smithson. — Dick, taisez-vò?

Dick. — Non je ne veux pas me taire, na: je veux crier une fois à mon aise: c'est moi qui ouvre et qui ferme la boutique, qui époussette, qui lave, qui balaie, c'est moi qui porte les paquets, qui...

Mistress Smithson. — Dick, je vò dis, taisez-vò.

Guignol. — Laissez donc, M'man Smithson, laissez-le donc japiller un peu, ce gone.

Jonathan. — Yes, yes, laissez japiller cette gone d'enfant.

Dick. — Oui je fais tout le gros ouvrage de la maison, je suis le premier levé et le dernier couché: hé! bien, savez-vous ce qu'on me donne pour ça: des habits en guenilles, du pain sec et des pommes de terre, tandis que ce grand dadais de John qui ne fait rien de ses quatre membres, porte du drap de première qualité et s'empiffre de rosbiffs.

Mistress Smithson. — Dick, Dick, vos avez envie de faire donner la schlague à vò.

— Dick. La schlague, la schlague, faudra voir ça! Dieu merci, je commence à être grand garçon, j'aurai

bientôt quinze ans et nous verrons bien si vous me ferez toujours mener une vie aussi dure: attendez maman Smithson, vous n'avez pas fnoi de rire avec moi.

Mistress Smithson. — Aoh! goddam, goddam! cette polissonne, cette scélérate, cette gredine, cette feignante cette coquine d'enfant, oser menacer moà!

Mistress Aurora Smithson transportée de fureur, se retourne pour souffleter le jeune Dick de sa main osseuse.

Dick évite le coup, et se sauve en tirant vivement la chaise de Mistress Aurora Smithson; celle-ci perd l'équilibre et fait la culbute au milieu des éclats de rire de tous les convives. Jonathan surtout se livre à une gaieté tellement folle et à une hilarité tellement bruyante que son nègre est obligé de lui tenir les côtes, — car Jonathan a un nègre.

Jonathan a été dans sa jeunesse le commis de mistress Aurora Smithson. Depuis il s'est établi pour son compte et il a fait une grande fortune grâce à son activité infatigable et à l'habileté avec laquelle il sait mener à bonne fin les entreprises mêmes les plus aventureuses. Il est devenu aussi riche, plus riche même que son ancienne patronne, il en est résulté une grande rivalité entre eux deux: c'est ce qui explique la joie de Jonathan en voyant la culbute qu'a fait faire le jeune Dick à mistress Smithson.



Jonathan a pour principe de ne douter de rien: doué d'une confiance inébranlable dans la bêtise humaine, il a su élever la réclame et le puff à la hauteur d'un art. Donnez-lui une chanteuse médiocre, un pianiste qui sache à peu près monter et descendre la gamme, un spirite et des chiens savants, Jonathan parcourra les villes et les campagnes en se faisant précéder d'affiches gigantesques et trouvera le moyen de gagner plusieurs milliers de dollars.

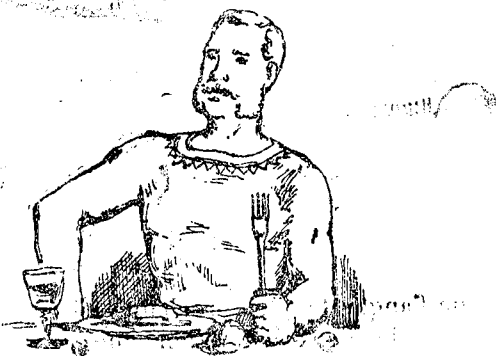
C'est pourquoi Jonathan a pris un nègre pour domestique, à vrai dire, ce nègre est plus embarrassant qu'utile: sans doute il ne le paie guère et il a la faculté de le rouer de coups, — mais il n'y a pas de bévues et de maladresses que ne commette ce malheureux nègre: tantôt il prend un pantalon pour un habit, tantôt il brosse un chapeau avec une brosse à souliers et réciproquement, à table si son maître lui demande du sucre il lui apporte de la moutarde, etc.

Un beau jour Jonathan impatienté prit l'envie de se débarrasser de son nègre et de lui rendre la liberté, ah bien ouïche! il l'avait tellement abruti que ce malheureux était continuellement à sa porte pour demander à boire et à manger, incapable de se suffire à lui-même et de faire usage d'une indépendance dont on l'avait sevré dès l'âge le plus tendre.

Aussi Jonathan a pris un autre domestique du nom de Bénito: celui-ci est moins bête que le nègre mais il est voleur comme pas un; Jonathan espère arriver sans doute à utiliser à son profit ses petits talents de société.

Depuis le commencement du repas, Jonathan cherche s'il ne trouvera pas le moyen d'emmancher quelque affaire avantageuse avec un des convives: il paraît notamment prêter une grande attention à une conversation assez vive engagée entre l'Hercule du nord et le marchand de tapis Ibrahim.

L'Hercule du Nord. — Mon cher voisía, je veux vous proposer une opération de commerce avantageuse pour



tous les deux: vous avez une magnifique cargaison de

tapis dont vous ne savez que faire; vos habitudes de resse, votre gros ventre dont le volume est en disproportion avec la faiblesse de vos autres membres, ne permettent pas de vous livrer entièrement à l'exercice de votre profession; vos marchandises restent en magasin sans aucun profit pour vous, vous ne pouvez payer vos fournisseurs, tous vos effets reviennent testés, et un de ces quatre matins vous allez être obligé de déposer votre bilan. Si vous m'en croyez, vous cédez toutes les marchandises que vous avez en magasin, je vous en donnerai un bon prix, et vous pourrez tranquillement vivre de vos rentes et fumer votre bouk sans inquiétude.

Jonathan. — Eh! dites donc, l'Hercule, si vous levez, je fais la moitié des fonds, nous partagerons les bénéfices.

Ibrahim. — Par Allah! votre proposition pourrait tenter; seulement depuis bien des siècles les Ibrahim sont marchands de tapis de père en fils, et j'avoue que me répugnerait d'abandonner le commerce de mes ancêtres; et puis, en outre, j'ai des amis qui me sont venus en aide jusqu'à présent, et ils trouveraient peut-être mauvais que je fisse ce marché avec vous sans les consulter.

Mistress Smithson, qui depuis quelques minutes portait l'oreille à ces pourparlers:

— Aoh! yes cela contrarierait beaucoup moà. — My dear Guignol volez-vò faire un peu beaucoup attention à la petite conversechonne des voisins à vò, mósieur l'Hercule et mósieur Ibrahim: je crois cela intéresser vò aussi également.

Guignol. — A pas peur, la vieille, j'ai l'œil et l'oreille dessus. — Dis donc l'Hercule faudrait pas manigancer de plans comme ça sans crier gare, nom d'un rat! te sache ben que nous ne faisons pas collagne ensemble sur c'affaire.

L'Hercule du Nord. — Mais quoi, mon ami Guignol est-ce que je ne suis pas libre de faire des marchés avec mon voisin Ibrahim, sans que vous y mettiez le nez.

Guignol. — Tez, velà que te prend ton air boâme mais pauve vieux, je vitre clair par mes chassís; te veux vois-tu, monter un métier et tramer une pièce que me convient pas, si te continues sûr y n'yaura du bousillage voyons est-ce que te fais pas déjà un commerce assez conséquent, t'apinches ben assez de pécutiaux avec les ours et avé leurs piaux, et te n'as pas besoin de prendre le fonds de ce gros ventru d'Ibrahim que demeure tranquille, sans venir enmieller le pauve monde.

L'Hercule. — Je trouve, l'ami Guignol, que tu te mêles un peu de ce qui ne te regarde pas.

Guignol. — Hein! regarde pas, hé ben! il est encore chenu ce gone qui voudrait arquepincer les marchandises de ses voisins pour nous faire une concurrence déloyable et que nous dit que ça ne nous arregarde pas, mais, nom d'un rat! je sors pas de nourrice; une fois que t'auras mis la patte sus le magasin d'Ibrahim comme y te génait un peu pour passer, te voudras aussi apincher mes méquiers, avé la trame, la chaîne, les roquets, les ponteaux et celéra, te voudras prendre les marchandises d'épicerie de la m'man Smithson, va-t-en voir si y viennent Jean, faut pas nous monter le cou et si....

L'Hercule. — Oh! je ne crains pas vos menaces.

Guignol. — T'y fies pas, vieux, je sais ben que t'es un gone robuste que pourrait tomber Arpin, Béranger, Richoud ou le père Etienne, t'as une pogue solide et de musques que paraissent sus ta peau comme de cordes de contre-basses, mais, vrai, j'ai une tavelle qu'a déjà cogné le melon à d'autres plus malins que toi, t'en sais p't'être ben quèque chose, et pis la m'man Smithson, quand même c'est une fenotte un peu vieille et un peu démarcourée, elle a de chaitotes quasiment aussi longues que mon sarsifis et elle pourrait te donner un fameux coup de dent, t'y pas vrai m'man?

Mistress Smithson. — Aoh! yes my dear Guignol: je porrai mordre beaucoup très-fort...

L'Hercule du Nord s'agitait sur sa chaise, mordait sa moustache, tapait du poing et la discussion allait prendre des proportions inquiétantes, lorsqu'elle fut interrompue par un patatras épouvantable; le nègre de Jonathan venait de faire tomber une pile d'assiettes.

Mistress Smithson se renversa sur le dossier de sa chaise en poussant des ricanelements aigus.

Jonathan. — Allons bien, voilà ce satané imbécile qui vient de commettre encore une balourdise: Tu ne

peux donc pas faire attention, animal bête, — je te re-
vaudrai ça demain.

En voyant le geste menaçant et significatif dont Jonathan avait accompagné ces derniers mots, le nègre se précipita à ses pieds :

— Pas moi, bon maître, avoir fait ça ; bon nègre pas coupable, li apporter tranquillement les assiettes, quand dame Smithson avoir poussé le coude à bon petit nègre et les assiettes tomber.

Mistress Smithson. — Aoh ! no, moà je n'ai pas taouché cette domestique de nègre qui du reste amieuse moà very well, il être bocoup plous réjouissante encore que mon gamine de fils Dick, n'est-ce pas l'avis de vô sir Jonathan.

Jonathan furieux était sûr le point de répondre, quelque chose de peu courtois à son ancienne patronne, quand on entendit sous la table du côté de Fritz Meyer un hurlement plaintif.

Guignol. — Que donc que quince, on dirait quasiment la Mirza de m'ami Vuillerme.

Fritz Meyer. — Ne vaites bas attention, meinher Chignol, c'est tut simplement un bedid roquet danois qui venait se fourrer tans mes jampes, et che lui ai vlanqué un tut bedid cup de bled.

Franz Meyer. — Vus abbelez ça un bedid cup de pied, et vus lui affre gassé son batte gauche, vus êtes un beu brutal, mon frère Fritz.

Fritz Meyer. — Ah ! bar exemple che ne vus gombrends plis le moins tu monde ; n'affre-vus pas tonné aussi un cup de pied à ce roquet d'Alsen.

Franz Meyer. — Bossible, mais che ne lui a bas gassé la batte.

Fritz Meyer. — C'est b't'être ce qui vus rend chaloux.

Franz Meyer. — Oh ! nein, che ne suis bas chaloux di tut, je demande seulement que vus me laissez tranquille sans venir brendre ce que chai tans mon assiette.

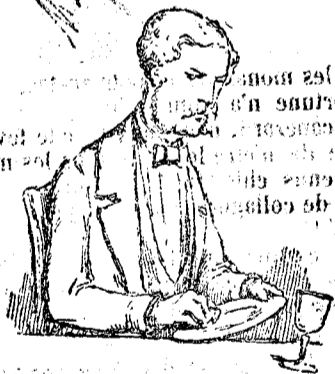
Fritz Meyer. — Mais che ne vus brends rien.

Franz Meyer. — Ah ! vus avez beaucoup de tupet de dire ça.

Guignol. — Tez, est-ce que ces deux frangins, ces deux chiqueurs de choucroute voudraient s'empagner à tire-pois ?

Franz Meyer. — Ecutez, meinher Chignol, vus allez voir si je n'ai bas raison :

Moi che suis un homme tranquille qui ne tourmente bersonne, je vudrais tut simplement faire en baix mon



gommerce de pipes d'écumé ; hé bien ! che ne beux bas avoir un moment de rebos, tute mon histoire serait trop longue à ragonter ; pur vus faire voir compien che n'ai bas de chance, tébuis le commencement de ce tiner mes teux voisins, mon vrère Fritz et ce fitrier de Peppe Vesuvio mettent leurs doigts tans mon assiette bur s'embarer de ce que je mange.

Peppe Vesuvio. — Oh ! moi ze n'ai rien pris qu'oun petit morzeau que ze crois m'appartenir.

Fritz Meyer. — Engore une fois che n'affre rien bris non blis dans ton assiette !

Franz Meyer. — Non, et l'archent de ma boche ? Et puis, ti m'embêches de me défendre contre ce fitrier, gar bendant que je t'esblique de pannes raisons, l'autre en brovite bir se bromener dans mon assiette, de sorte que che n'ai bresque rien encore manché : enfin j'ai tit tut à l'heure à un garçon de m'abborder un beu de chucrate, je bense qu'il va venir pientôt, en attendant je vais boire un verre de pière.

Friedrich ! tonnez-moi à poire de la pière de Munich !

Fritz Meyer. — Ah non ! che ne veux bas.

Franz Meyer. — Et birquoi, est-ce que ce garçon de prasserie n'est bas là pour tous les gonvives ?

Fritz Meyer. — Non, bas di tut, ce garçon est mon toместique, il ne toit servir gue moi et che ne suffirai chamais...

Guignol. — Hé ben mon pauve marchand de brule-gueule, l'as un gone de frangin que n'a pas l'air comode ni large à la détente : mais si t'aime c'te relavaille de vaisselle qu'y z'appellent de bière et qu'on liche dans de verres de lampes qu'on appelle de bocks, je me charge de l'en faire licher jusqu'à te faire peter la basanne ; nous ont de bière de Brindas que vaut ben celle de Munich, et si te veux que nous fassions collagne ensemble, nous allons, arrimay, faire de ces lichaisons que ce gros Fritz Meyer n'en prendra la jaunisse, hein, ça y est-y ?

Franz Meyer. — Merci, meinher Chignol, de votre ponne brobosition, ça bourra b'être m'aller et je vus bromets d'y réfléchir, d'ici à guelgues mois nous bourrons nous entendre.

Guignol. — Quéques mois, nom d'un rat ! t'as ben la jugeote longue à se décapiller, je n'aime guère les gones que demandent tant d'irréflexions, ça me semble toujours de mamis que sont francs de colliers comme une bourrique à Laracine : t'y pas vrai M. le Curé ; à prepos, pourquoi disez-vous donc rien vus ?

M. le Curé. — Pourquoi je ne dis rien mon cher Guignol, j'ai assez affaire de m'occuper à attraper ma part des plats de ce festin, à peine me passent-ils devant le nez que mon voisin Peppe Vesuvio se jette dessus pour tout prendre : tenez il a déjà autour de lui une demi douzaine d'assiettes pleines.



Guignol. — Mais tesse ben tant goulu, le gone, te veux mettre la patte sus toutes les chicaisons à la fois.

Peppe Vesuvio. — Ze ne souis pas goulu du tout, mon bon mousou Guignol, seulement z'ai oun appéit terrible, regardez-moi comme ze souis maigre, on voit tous mes os sous ma peau, on dirait d'oune çat écorcé, il faut ben que ze cerce à soutenir oun poco la faiblesse de moun tempérament.

Guignol. — Ben oui, mais faudrait pas cependant t'empiffrer tant que ça, pace que te sais ben quand on se met trop de fricot à la fois dans la basanne, y n'en résurte des gastriques et toutes sortes d'assidents et d'indispositions estomachiques que pourraient t'amener à manger les choux par le trognon avant ton temps, t'esse, vois-tu comme les gones que grandissent trop vite sur leurs guiholles, te faudrait de ménagements et si te veux engraisser et devenir gouffe tout d'un coup, te pourrais n'en peter comme c'te grenouille de l'autre.

Malgré ces discussions et les diverses péripéties que nous venons de décrire le repas se poursuivait sans encombre.

Théodoros insensible à ce qui se passait autour de lui s'acharnait à un os de gigot qu'il rongeait avec une frénésie sauvage.



Jonathan lisait son journal, et sans en avoir l'air, ne perdait pas un mot de tout ce qu'on disait.

Ibrahim, lui s'était complètement endormi et le jeune Léonidas Philoutinos profitait du sommeil profond de son épais voisin pour lui tirer délicatement sa montre de sa



poche.

L'illustre dom José Pouillos del las Narinas promenait un regard hautain sur l'assemblée, buvant de temps en temps une gorgée d'eau sucrée ou gratant en sourdine sur sa guitare la barcarolle qu'il se promettait de chanter le soir sous le balcon de sa belle : sauf à avoir maille à partir avec quelque vieux protecteur jaloux.



Divers marchands ambulants espérant trouver l'occasion d'un bénéfice honnête, s'étaient introduits dans la salle du festin et cherchaient à vendre leurs produits aux convives.

C'était la robuste et rougeade Betty avec ses fromages de gruyère et les tomes recherchées des gourmands.

C'était le jeune Pedro portant en sautoir un panier rempli d'oranges fines !

C'était le marchand de dattes Ben-Ismaïl se promenant autour de la table en criant : Moi vendir de bonnes dattes d'Afrique ; qui veut acheter les bonnes dattes, pas chires, de Ben-Ismaïl ?

C'était la jeune Gudule, marchande à la toilette, qui était devant mistress Aurore Smithson des dentelles de Malines.

Qui encore ?

Le cameloteur Gustaff s'efforçant en vain d'enfiler dans des gants de Suède l'énorme main de Fritz Meyer pour laquelle on ne trouvait pas de numéro assez fort.

Le gros, gras, fleuri et placide Van-den-Merch offrant des petits verres de curaçao à trente centimes.

Enfin le Juif Isaac, sec, maigre, efflanqué courant à droite et à gauche pour écouter au plus haut prix possible ses cahiers de papier Job qui se déchiraient sous ses doigts aussitôt qu'on voulait rouler une cigarette.



En somme tous les convives étaient d'assez belle humeur, le repas avait été abondant et tout eût été pour le mieux dans le meilleur des diners, si le service des vins n'avait laissé quelque chose à désirer.

On remarquait en effet que chaque bouteille apportée sur la table avait été déflorée et qu'il y manquait plusieurs doigts. — Ceci n'étonnera personne quand on saura qu'on avait choisi l'ami Gnafron pour sommelier.

Celui-ci déclinant l'honneur d'assister au banquet s'était borné à solliciter ce poste subalterne qui cadrait mieux avec ses goûts, et il avait soin de prélever un léger tribut sur chaque fiole, — tenant à remplir consciencieusement son emploi et à s'assurer personnellement de la qualité des liquides généreux dont s'abreuvait l'illustre assemblée.

On allait arriver au dessert lorsque tout-à-coup retentit dans la cuisine un tapage inouï, c'était comme le bruit d'une lutte, des coups de poing, des coups de pied, des chaises, des pincettes, des pique-feu s'entre-choquant, tout cela accompagné de cris de fureur et de jurons terribles.

Chacun se regardait avec une stupéfaction facile à comprendre, — quand l'Hercule du Nord se leva d'un bond en disant : Je sais ce que c'est.

Deux secondes après il revenait tirant par l'oreille un garçon de dix-huit ans bien découpé, à l'air sombre et dont le regard brillait encore de l'ardeur de la lutte.

Guignol. — Que donc que c'est que ce gone que l'amènes, l'Hercule, il me fait l'effet d'un boa zigüe ?

L'Hercule du Nord. — Ça c'est un gamin impossible à discipliner, — je l'ai recueilli un jour sur une route.

Guignol. — Hein ? recueilli ! comme te gazes vieux, gn'y a de gones que disent que te l'as arquepinsé dans le nono de sa m'man.

L'Hercule. — Qu'importe ! il m'appartient, j'en ai fait mon paillasse, il faut qu'il travaille pour mon compte et fasse des tours sur le devant de ma baraque, — hé bien ! il m'est impossible d'obtenir quelque chose de ce garnement. Les menaces, les coups, et Dieu sait si je tape, rien ne peut assouplir son caractère. Et querelleur avec ça ! c'est lui qui, tout à l'heure se flanquait une raclée avec mon garçon Pétrovieff. — Tenez, je vais vous donner une idée de sa gentillesse.

Voyons, Vladimir, une cabriole pour egayer ces messieurs.

Vladimir croisa les bras sur sa poitrine et fit un signe de tête négatif.

L'Hercule se leva, alla chercher un fouet et en cingla

un coup terrible sur le dos du jeune garçon ; celui-ci eut un tressaillement de douleur, ses lèvres se contractèrent, — mais il ne laissa pas échapper un cri.



Le maître réitéra son ordre, nouveau refus, nouveau coup de fouet qui cette fois fit perler quelques gouttes de sang sur la peau.

Guignol. — Mais, nom d'un rat ! te cognes ben trop fort sus ce pauvre gone que peut pas se rebiffer.

Mistress Aurora Smithson. — Aoh ! yes, vò avoir tort de battre tant diouement cette jeune garçonne.

L'Hercule. — Quant à ça, ça me regarde et je n'entends pas que personne vienne fourrer le nez dans mes affaires.

Mistress Smithson. — Oh ! moà pas voloir fourrer rien du tout dans les affaires de vò, — seulement la brutalité de vò ne parait pas assez humanitaire à moà.

Guignol. — Allons, vrai, sans blague, l'Hercule hute pas tant, et si t'as qu'équ'inconsidération pour moi, laisse donc ce pauvre mami, vaudrait ben mieux lui casser tout d'un coup l'épine dorsoque que de le petaffier comme ça l'erpiderme, nom d'un rat !

Mais pendant que Guignol et mistress Smithson perdaient leur temps à faire de stériles observations, l'Hercule du Nord sans y prêter la moindre attention s'acharnait avec une rage inouïe sur l'infortuné Vladimir, et il fallut pour mettre fin à ce supplice que la main du bourreau lâchât le fouet de lassitude et que la victime incapable de souffrir davantage tombât inanimée sur le carreau.

L'incident que nous venons de décrire avait jeté un froid et le repas menaçait de se terminer d'une façon lugubre : — heureusement l'arrivée du gâteau des rois vint faire diversion aux sombres dispositions des esprits.

C'était une immense brioche en forme de couronne portée par des gens dont quelques-uns pliaient sous la charge.

A peine l'énorme gâteau fut-il placé sur la table qu'il y eut parmi les convives un moment de tumulte et d'agitation : tous se levèrent d'un bond en jetant sur la brioche des regards allumés d'ambition et de convoitise.

Il s'agissait d'avoir la fève, d'être roi, c'est à dire d'être plus robuste que l'Hercule, plus riche que mistress Smithson et que Jonathan, plus gras que Fritz Meyer.

Jonathan avait jeté son journal, Fritz Meyer la bouche encore pleine étendait sa large patte, l'Hercule penchait vers le milieu de la table son torse musculeux, mistress Smithson allongeait son bras osseux, Peppo Vesuvio lui-même s'avancait. Déjà on se toisait d'un air de défi, déjà on commençait à se bousculer, — quand Guignol crut devoir intervenir.



— Mais tas d'avanglés que vous n'êtes, si vous vous jetez tous sus c'te brioche comme de corbeaux sus une charogne, vous allez tant la marpailler qu'y n'en restera plus que de miettes pour donner à chiquer aux piyots, nom d'un rat ! attendez qu'on l'oye coupée en autant de trocs que n'y a de gueules dans c't'honorable sorciété : — laissez-voir, c'est moi que vas faire c'opération de chiquaison mathémathoque.

Et aussitôt Guignol s'emparant d'un énorme couteau, après avoir écarté du bout de sa tavelle les mains qui ne se retiraient pas assez vite, — divisa la brioche en autant de morceaux.

— C'te fois, z'enfants, vous allez pouvoir y fourrer les pattes, mais comme faut faire ça avé toutes les carimones d'accoutumance, c'est M'sieu le Curé que va tenir la sarviette.

Monsieur le Curé se prêta avec bonne grâce au service qu'on lui demandait, puis toutes les mains allèrent chercher dans la serviette ; chacun avec une curiosité fiévreuse éventura le morceau de brioche qu'il avait attrapé. Déjà la déception et le désappointement se lisaient sur la figure de l'Hercule et de mistress Smithson, — tout à coup retentit une voix tonnante :

— Nom d'un rat ! c'est moi que l'ai appinchée.

Guignol avait la fève, Guignol était roi !

— Hé ! bien et moi, dit M. le Curé en agitant la serviette vide, il ne me reste que ça.

— Tez ! que donc que vous a arquepincé vote troc.

Personne ne répondit, — mais les joues de Peppo Vesuvio, gonflées outre mesure, indiquaient suffisamment quel était le coupable.

Guignol se leva.



M'sieux les monarques et pots-en-tas, pisque c'te charripe de Fortune n'a volu qu'un pauvre gorguillon, taffetaqué canezard, n'oye agrafé c'te fève que me fait l'honneur de n'être le roi de tous les mamis z'huppés que sont venus chiquer de légumes et se relicher les babines de collagne ensemble, je vas licher un coup à vote santé !

Je liche à ce que tous les gones que sont ici n'oyent toujours une existence tramée de soye, que les canettes de leur interrigence se bousillent jamais, qu'y se tiri-pillent pas la bourse et le poil, que leurs pifs s'écramoillent pus entre eusses et qu'y soyent toujours arrapés d'amiquié, apondus par la jointe de l'affession ! !

Ces nobles paroles prononcées d'une voix émue excitèrent parmi les convives un enthousiasme qu'il vaut mieux renoncer à décrire.

Et maintenant, meinher Chignol, dit Fritz Meyer, fustez choisir eine reine.

Mistress Aurora Smithson ébaucha un sourire séducteur.

— Oh ! non, pas toi, m'man, s'écria Guignol, t'esses ben une canante qu'a de pécutiaux, de jaunets, mais vrai, ta margoulette me botte pas, t'as de gniaques que me mordraient ben un jour quand je te ferais mimi à la piucette et pis gn'a ton voisin Théodoros que me pique de z'oeils comme un chat que fait dans les cendres. Gnafron, amène voir c'te poutrone que te connais.

Tez, z'enfants, la v'là !
V'là la colombe que n'a apioché mon cœur, que fait gigauder dans me n'estôme le battant du sentiment : et je souhaite que ce soye toujours c'te fenotte qu'embellisse vote existence conjugable et que partage vote puclier nuptiable.

Ainsi soit-il ! ! !